

LES REPROUVES

PREMIERE PARTIE

"La malheureuse femme fut entraînée à l'auberge de Shorncliffe ; on la mit dans une écurie, je crois, ou dans un grenier, ou dans quelque endroit du même goût. C'était assez bon pour elle ; car ce n'était qu'une misérable vagabonde qui, dans sa folle ivresse, avait eu l'audace d'attaquer le maître de Jocelyn's-Rock. Elle fut placée dans un grenier au-dessus de l'écurie, et, quand on vint la chercher le lendemain matin, on ne la retrouva nulle part. Pardonnez-moi, on la retrouva, mais pas dans les environs de l'auberge ; on la trouva noyée dans l'Avon, et son cadavre traversait le cimetière de Lisford cinq minutes avant votre union avec celui qui avait été son mari. Oh ! oui, lady Haughton, je ne vous ai dit que la vérité quand je vous ai assuré que votre mariage était parfaitement conforme à la loi du pays ; il y avait quelques heures que sa femme était morte.

—Je ne vous crois pas ! s'écriait Laure Jocelyn d'une voix brisée par les sanglots. Je ne sais quel motif vous pouvez avoir pour venir m'apprendre cette histoire ; mais rien que l'aveu de mon mari lui-même ne pourra me faire croire qu'il m'a trompée.

—Vous êtes très incrédule, lady Haughton. Mais pourquoi ne pas aller à Philippe Jocelyn, lui raconter ce que je vous ai dit, et, si mes assertions sont fausses, le laisser les réfuter ?

Laure garda le silence pendant quelques instants, et Arthur entendit de nouveaux sanglots sourds et nerveux.

"Non, mon mari est malade, dit-elle ; je ne puis le troubler.

—Vous avez peur d'aller le trouver, lady Haughton, répondit M. Vernon ; vous avez peur. Vous savez que je vous ai dit la vérité. Je vous en dirai même plus long ; cette malheureuse femme, la première femme de votre mari, a été attirée loin de Shorncliffe et lâchement assassinée par Philippe Jocelyn, et l'homme que vous aimez. J'ai la preuve du crime de Philippe Jocelyn et je saurai quel usage j'en dois faire. Regardez en arrière, lady Haughton... regardez en arrière et rappelez-vous tout ce qui s'est passé devant vous et votre époux, et dites-vous si toutes les circonstances du passé ne conduisent pas à une conclusion. Votre mari est malade, dites-vous ? Vous dirai-je pourquoi il est malade ? Il succombe sous le poids d'une conscience coupable. C'est le remords qui sape sa vie jusque dans sa racine. Jugez vous-même si c'est un désordre ordinaire qui l'a ainsi abattu."

Il y eut un silence pendant un moment. Puis d'une voix grave et résolue, Laure reprit :

"Pourquoi êtes-vous venu me faire cette histoire ?

—Parce que vous êtes la personne la plus intéressée au bonheur et à la prospérité de lord Haughton, et c'est avec vous qu'il faut que j'arrive à m'entendre ; savoir si je dois garder cette affaire secrète ou faire mon devoir, et venger la mort de la femme de Philippe Jocelyn.

—Non, monsieur, répondit Arthur Lovel en franchissant le seuil de la dernière chambre tout en parlant, ce n'est pas avec lady Haughton, mais avec moi qu'il faut vous entendre."

A la vue soudaine de ce jeune homme, qui entra dans la chambre la tête haute et l'œil brillant du feu de l'indignation, le vaillant Herr von Volterchocker se troubla un peu, mais il se remit assez vite, et ce fut avec un ton de suprême insolence qu'il dit :

"Il me semble, lady Haughton, que vous avez des gens qui écoutent à vos portes ?

—Non, monsieur, répondit Arthur, mais dans cette circonstance lady Haughton se trouve sous la main de

son ami et son conseiller légal au moment où elle a grand besoin de ses services."

Herr von Volterchoker sembla un peu décontenancé par ces paroles de mauvais augure... "son conseiller légal."

Laure essaya de faire quelques pas, puis se jeta aux genoux d'Arthur Lovel.

"Cela n'est pas vrai, s'écria-t-elle, cela ne peut pas être vrai. Oh ! Arthur, parlez-moi, par pitié, donnez-moi quelque rayon d'espérance, car cet homme m'a presque rendue folle... dites que cela n'est pas vrai.

—Je ne crois pas qu'il ait dit toute la vérité, Laure, répondit Arthur Lovel relevant la jeune femme égarée ; il peut avoir dit une partie de la vérité, peut-être, et un peu de vérité étendue d'une grande dose de mensonge, est ce qui constitue la terrible machination pour laquelle bien des hommes ont subi la punition de crimes qu'ils n'avaient jamais commis. Asseyez-vous, Laure, asseyez-vous et calmez-vous. Laissez-moi parler à cet homme.

—Cet homme a un nom aussi bien qu'un autre, observa M. Vernon avec insolence, et pendant que vous y êtes vous feriez aussi bien de vous en servir. Mon nom est Vernon, à votre service. Stephen Vernon, de Vert-Cottage, Lisford."

Il se jeta sur une chaise basse près de la fenêtre tout en parlant, et étendit ses longues jambes, mais il n'était en aucune façon aussi à l'aise qu'il l'avait été avant l'arrivée d'Arthur, bien qu'il essayât de surmonter sa gêne dissimulée par une fanfaronnade exagérée.

"Pourquoi vous êtes-vous présenté ici avec cette histoire de lord Haughton ? demanda Arthur avec le ton froid d'un homme d'affaires, si vous êtes un honnête homme ; et si vous désirez faire usage de vos renseignements en faveur de la société, pourquoi ne pas aller droit au premier magistrat et lui raconter ce que vous soupçonnez ?

—Oh ! Arthur, s'écria Laure, est-ce ainsi que vous me venez en aide ?

Mais le jeune avocat ne prit pas garde à cette interruption. Il ne quitta pas des yeux la figure de Herr von Volterchoker.

"Si vous êtes un honnête homme, portez vos doutes à l'endroit où ils doivent être portés, dit-il ; et ne venez pas ici en faire part.

—Mais supposons que je ne sois pas un honnête homme, lui répondit M. Vernon en se croisant les bras, et en regardant Arthur d'un air de confiance hypocrite, supposons que je ne sois pas un honnête homme ; dans tous les cas, pas plus honnête que la généralité de mon espèce. Supposons que je désire faire tourner mes renseignements à un bon chiffre, à mon bénéfice particulier et non à celui de la société en général. Si, ayant découvert ce secret, j'étais disposé à le vendre au meilleur acheteur ? Qu'en diriez-vous alors ?

—Alors vous êtes un misérable, répondit Arthur, et nous devons agir avec vous comme avec un misérable.

—Très vraisemblablement. Mais il arrive parfois qu'un misérable ramasse un gros diamant, et la pierre précieuse vaut tout autant que si elle avait été ramassée par l'archevêque de Canterbury.

—Mais si le prétendu diamant n'était seulement qu'un petit morceau de verre, M. Vernon ? Si votre secret n'était point un secret, mais juste une élaboration de votre joyeuse imagination ? Que faire alors ?

—Je puis prouver la moitié de ce que j'ai avancé dans moins d'une seconde, répondit M. Vernon ; je

puis prouver que Philippe Jocelyn était marié avant d'avoir épousé sa femme actuelle, car j'ai le certificat de son premier mariage dans ma poche."

Il tira son portefeuille de sa poche pendant qu'il parlait, choisit le certificat dans un amas d'autres papiers, alla vers l'endroit où Arthur Lovel était assis, et tint le document ouvert devant lui pendant qu'il en fit la lecture.

"Ce papier certifie le mariage de Philippe Jocelyn avec une nommée Agathe Pickchove, dit Arthur très froidement ; mais comment saurai-je que le Philippe Jocelyn ici mentionné est Philippe Jocelyn, lord Haughton ?

Il y eut un silence embarrassant après cette question.

Laure regardait ces deux hommes haletante, prenant un intérêt terrible à chaque parole qui était prononcée.

"Oh, quant à cela, exclama Herr von Volterchoker, il est assez facile de le prouver.

—C'est possible ; mais cela reste à prouver. On ne trouve pas les gens ainsi coupables de meurtre sur d'aussi faibles preuves ; et les preuves que vous avez contre lord Haughton ne seraient pas suffisantes pour faire pendre un chien."

M. Vernon mit le certificat dans sa poche. Il se rassit sur son siège, et s'amusa à ronger ses ongles avec fureur, comme un chien sauvage qui mâchonnerait un os volé. Il avait été facile d'effrayer une femme aimante, prête à s'alarmer au premier murmure de danger pour l'homme aimé. Mais c'était chose bien différente d'en imposer à ce jeune avocat qui se possédait si bien, et qui semblait jouir de toute la plénitude de ses moyens.

"Peut-être aurais-je mieux fait d'essayer de faire usage de mes renseignements autre part," dit le clown bientôt après.

Il était blême d'une rage concentrée, et sa voix tremblait en parlant.

"Je crois vraiment que vous auriez mieux fait, répliqua Arthur avec une politesse exquise. Votre renseignement n'a eu d'autre effet, ici, que d'occasionner dans l'esprit de lady Haughton une inquiétude sans fondement.

—Très-bien, monsieur le conseiller légal, répondit le clown avec une ironie sauvage ; je ne doute pas de trouver acheteur pour mon secret. J'ai dit à lady Haughton que je possédais la preuve du crime de son mari. Elle saura que j'ai dit la vérité... quand il sera trop tard."

Il mit son chapeau et se dirigea vers la porte.

"Arthur ! s'écria Laure avec véhémence, vous ne laisserez sûrement pas partir cet homme ?

—Si son secret mérite qu'on l'achète, je le lui payerai, dit Arthur tranquillement. Je ne crois pas qu'il en soit ainsi. Mais si je suis un peu prompt à en venir à cette conclusion, que M. Vernon passe à mon cabinet demain, à deux heures. Je serai prêt à entendre tout ce qu'il pourra avoir à me dire,

—Je ne condescendrai pas à entrer dans aucune négociation avec vous, monsieur, répondit M. Vernon. Quand je discuterai de nouveau ce sujet, ce sera avec lord Haughton lui-même."

Après quoi le clown s'en alla en se dandinant, suivi par Arthur Lovel qui le conduisait à l'escalier, et le confia à un des valets de pied oisifs qu'on trouvait toujours près de l'office.

Le jeune homme retourna alors auprès de Laure ; elle était debout près de la fenêtre, très pâle, mais calme. Elle avait essuyé les larmes de ses yeux gonflés ; mais l'expression de son visage était plus pénible encore que lorsqu'il était baigné par ses pleurs.

"Arthur, dit-elle d'un ton suppliant, puisque vous avez entendu ce que cet homme a dit, je ne puis demander protection qu'à vous. Je sais que cela n'est pas vrai... cela ne peut pas être vrai ; mais je vous demande de protéger mon mari contre cet homme. Il peut y avoir quelque secret, quelque nuage dans la vie passée de mon Philippe, et, dans ce cas, je suis prête à supporter ma part du fardeau. Je l'aime, Arthur, je l'aime si tendrement, que, s'il y a des souffrances à endurer, je les supporterai volontiers pour l'amour